

**JEAN-PIERRE BRISSET,
PRINCE DES PENSEURS**





« “ Homme ” signifie “ penseur ” : voilà où se cache la folie. »
Nietzsche, *Œuvres complètes*,

1

LES GRENOUILLES DEMANDENT UN PRINCE..

« *Qu'il fait frais, grenouilles, à oublier, dans l'épaisseur de l'herbe mouillée, la mare !* »

Paul Claudel, *Connaissance de l'Est, La Pluie*.



Brisset a été un jour investi du titre de « Prince des Penseurs », parce qu'il a passé une bonne partie de sa vie à démonter et à briser la langue française. Pour démontrer que l'homme descend irréfutablement de la grenouille.

Mais tout a commencé à Laon. Cette ville-là ou une autre, à la vérité, ne sert en rien l'histoire. On aurait pu se rendre à Lille, à Saint-Dizier, Chalon-sur-Saône tout aussi bien qu'à Brest : n'importe quelle ville située au nord de la Loire eût fait l'affaire. Si cette position géographique paraît une condition certes déterminante, elle n'est pas non plus particulièrement essentielle. À situer le décor, il faut un lycée ; et dans ce lycée un professeur de philosophie – jeune ; parce qu'un ministère comme celui de l'Instruction publique n'a pas pour habitude de nommer les professeurs néophytes soit au sud du plus grand fleuve français, soit dans la capitale ou sa banlieue.

On ne s'installe donc pas à Laon par hasard mais avec affectation.

On est en 1909. Et c'est un tout frais agrégé de vingt-quatre ans, normandien supérieur de la rue d'Ulm, qui se présente au proviseur. On lui attribue, en conséquence, quelques classes dont les élèves passeront en fin d'année scolaire la deuxième partie du baccalauréat.

Comme il a peu d'heures de cours à dispenser et qu'il a réussi à les faire grouper en début de semaine, pendant deux ou trois jours il habite Laon, une chambre mansardée, fenêtres ouvertes sur la cathédrale et sur le plateau crayeux de Picardie et, le reste du temps, il le passe à Paris. Il a loué, non loin du domicile de ses parents rue Lamarck, un appartement impasse Girardon.

À Laon, on ne le connaît que sous le nom de Louis Farigoule. À Paris, il préfère plutôt être reconnu sous un autre patronyme qu'il s'est choisi, un nom de plume : Jules Romains. Une publication l'a fait connaître des milieux littéraires ; Émile Verhaeren après lecture de *La Vie unanime* lui a même envoyé une lettre. Il rencontre André Gide, Charles-Louis Philippe, Paul Fort à La Closerie des Lilas ; Apollinaire, chez lui, au 10 de la rue Henner, Max Jacob qui demeure alors rue Ravignan et son voisin, Picasso, loge place Ravignan (l'actuelle place Émile-Goudeau). Tous ensemble – Guillaume Apollinaire, Max Jacob, Picasso et Jules Romains –, on accompagne Marie Laurencin qui n'a que « la permission de dix heures », chez ses parents au coin du boulevard Rochechouart et du boulevard Magenta.

Jules Romains, dès qu'il le peut, quitte Laon et vient à Paris ; lors de ces fastidieux voyages en train, hebdomadaires, il écrit *Les Copains*, ouvrage qui le rendra populaire.

Un jour de 1912, il trouve dans son courrier à Laon un paquet contenant deux livres brochés. Le nom de l'auteur, Pierre Brisset¹, est inconnu. Le premier ouvrage date de 1890 ; il est intitulé *Le Mystère de Dieu est accompli*. Au bas de la couverture, là où ordinairement on lit le nom de l'éditeur, se trouve portée la mention suivante :

Chez l'auteur
En gare d'Angers Saint-Serge
Maine-et-Loire.

Le second ouvrage, tout fraîchement sorti des presses, *Les Origines humaines*, bien qu'édité à compte d'auteur indique une adresse à Angers.

1. Tantôt prénommé Pierre, tantôt Jean-Pierre, il n'y a pas d'ambiguïté. Brisset sera toujours Brisset.

Soixante ans plus tard, Jules Romains racontera dans *Amitiés et Rencontres* :

« Je me plongeai dans la lecture des deux volumes et m'aperçus rapidement que j'avais affaire à un fou. À un fou très logique, plein d'un certain genre d'érudition, mais à un fou. Ce détail n'était pas pour me déplaire, bien loin de là (...) Normalement, après m'être amusé pendant un moment j'aurais dû hausser les épaules et en rester là. Mais il faut croire que j'étais dans des dispositions d'esprit particulières, et je ne tardai pas à entrevoir, d'une façon encore tâtonnante, ce que l'on pouvait tirer de cette manne providentielle qui me tombait du ciel... »

Jules Romains décide d'écrire à Pierre Brisset, au numéro 19 de la rue Saint-Lazare, à Angers, pour lui dire « combien (il) a été frappé par la lecture de ses ouvrages (ce qui est vrai, en somme) et le prie de les envoyer à un certain nombre de personnes dont (il) lui donne la liste ».

Ces amis, ce sont entre autres ceux que fréquente Romains depuis quelques années : les « Amis de l'Abbaye », groupe fraternel d'artistes. Sur une idée qu'avait eue Charles Vildrac en 1905, une dizaine d'artistes – deux peintres, un musicien, cinq ou six écrivains –, s'étaient réunis.

*Je rêve l'Abbaye – oh ! sans abbé –
Je rêve l'Abbaye hospitalière
À tous épris d'art, plus ou moins crottés
Et déshérités (...)*

Parmi eux, outre Vildrac et Duhamel, il y avait André Salmon, Léon-Paul Fargue, Georges Chennevière, René Arcos, Luc Durtain, Albert Doyen, Charles Picart-le-Doux...

Ils avaient tout d'abord restauré une bâtisse abandonnée sur les bords de la Marne, à Créteil, ouvert un restaurant puis s'étaient adjoint un typographe professionnel pour apprendre le métier de l'imprimerie. Linard leur avait enseigné le fonctionnement d'une « Minerve » à pédales. D'ailleurs Georges Duhamel s'était, par la suite, occupé en personne de l'édition de *La Vie unanime*. Mais l'expérience n'avait pu durer, faute d'argent. Le secours qu'avait apporté Anatole France en déposant l'un de ses ouvrages à l'impression était arrivé trop tard. En février 1908, le phalanstère avait vécu.

Néanmoins, on continue de se rencontrer : Duhamel et sa femme Blanche Albane habitent Bièvres et fréquemment, Jules Romains les visite ; et puis, tous les mois, il y a ce qu'on appelle le « dîner des copains » ou les « dîners de Valois ».

On se réunit en effet au premier étage d'un restaurant de la galerie de Valois près du Palais-Royal ou, quelquefois, dans un modeste bistrot de la rue de Seine.

Sitôt retourné pour quelques jours à Paris, Jules Romains mène campagne auprès des futures destinataires : n'y a-t-il pas à craindre, s'ils ne sont pas prévenus de ce qui les attend, qu'ils ne jettent au panier les livres de Brisset ?

Au cours d'un de ces dîners, le 11 décembre 1912, Jules Romains réjouit les oreilles des convives par la lecture édifiante d'un extrait, pris au hasard des pages dans *Les Origines humaines*. Le succès est assuré et une telle trouvaille du plus bel effet.

On ne s'attendait pas à moins de la part de Jules Romains qui bénéficiait déjà d'une solide réputation pour avoir été l'instigateur d'un certain nombre de canulars à l'École normale.

C'est avec Georges Duhamel qu'ils avaient inventé de toutes pièces le personnage de Jean-Louis Monistrol dont ils faisaient tour à tour les ouvrages et qu'ils pensaient imposer à l'admiration des foules.

C'est avec la contribution d'Étienne Coulet, un excellent garçon sensible à la plaisanterie et tubiste aux P.T.T. que Jules Romains avait créé en 1909 le « Parti congressiste » défendu par un journal, *L'Essor congressiste*, « organe de la République intégrale », « le seul journal qui n'ait aucun fil spécial à la patte », et dont l'unique numéro parut en février 1909.

Il avait organisé, sous le préau d'écoles ou dans les rues, quelques réunions électorales au cours desquelles, devant quelques citoyens, Coulet avait exposé son programme chargé de revendications et de promesses : il assurait qu'on prolongerait le chemin de fer de ceinture, il préconisait pour résoudre incontinent les problèmes sociaux « un congrès général du prolétariat », et prêchait « le gouvernement par le peuple au moyen d'un congrès de tous les délégués de la Nation » assemblés quelque part dans la plaine de la Beauce ou de la Brie ; il promettait enfin « l'Inhumation de tous les Prolétaires au Panthéon ».

À l'approche des élections municipales, on termina la campagne par deux manifestations solennelles : Coulet réussit à réunir quelques centaines d'électeurs pour « protester contre le tremblement de terre de Messine ».

On inaugura bientôt la rue Étienne-Coulet ; l'actuelle rue Pierre-Curie eut cet honneur. Devant une foule respectueuse défilèrent de pseudo-personnalités politiques que chacun montrait du doigt et acclamait comme des souverains britanniques. Des personnages prononcèrent des discours émus et louangeux à ce qui n'était point encore la « mémoire » d'Étienne Coulet, lequel était très honoré. On joua *La Marseillaise*, tandis que la plaque émaillée, lettres blanches sur fond de camaïeu, était cérémonieusement apposée. Et pendant des jours, la rue porta ce nom que les guides n'indiquaient pas.

Enfin l'Administration vint : elle s'attarda au coin de la rue, fit peut-être un rapport et bientôt revint enlever la plaque.

Comme Jules Romains poursuit sa lecture, Duhamel à la barbe arrondie, lunettes sur le nez, contemple avec intérêt la couverture de l'ouvrage ; l'accent parisien de René Arcos se mêle au filet de voix du compositeur Albert Doyen. Rachel Doyen sourit tout comme Rose Vildrac, la sœur de Duhamel. Il y a encore Charles Picart-le-Doux, N. Autant, Maurice Drouard et Linard...

LES ORIGINES.

« Et si l'on recherchait l'origine de chaque homme sur toute la terre, il n'en est pas un seul dont le commencement ne serait des préliminaires amoureux précédant l'acte générateur.

Les mots naturels des diverses langues vivantes, qui remontent à la fonction du monde, sont des esprits formés en même temps et de la même manière que nos ancêtres animaux : anges, démons, diables et dieux. Ces premiers êtres portaient en eux un feu d'amour inextinguible, déjà visible chez la grenouille. Ce charmant petit être, en se transformant une seconde fois, prit le sexe. Ce lui fut une source inépuisable de sensations et de besoins impérieux qu'il ne pouvait satisfaire, car son col était raide, son bras court et ses mains inexpertes. Pour être soulagé dans ses tourments, il appelait sur sa nudité et exigeait qu'on le satisfît.

Le sexe de ces êtres nouveaux, presque continuellement dans l'eau, était très pur et n'avait absolument rien de répugnant.

On ne savait ce que c'était. Chacun portait la bouche plus ou moins volontiers sur cette nouveauté et la caressait avec la même

inconscience, de part et d'autre, que le petit enfant caresse le sein de sa pure et sainte mère, où il aspire les premières joies de la vie.

Nous allons donc selon l'ordre de Dieu, entrer dans le temple du Seigneur qu'il remplissait des pans de sa robe, nous allons mettre tout à nu...

Les ancêtres sont les *anciens êtres*, nés du frai, n'ayant pas de nombril. Nul n'a émis le moindre doute sur l'existence des ancêtres, et cependant personne n'en a jamais vus. Si âgé que soit un père de famille, c'est toujours un homme, ce n'est pas un ancêtre. Ce n'est que depuis peu que l'esprit a permis de mettre ce nom au singulier. Les ancêtres sont tous morts et disparus, et on met les morts au rang des ancêtres.

Chez les ancêtres on voyait *l'aisance être* ; c'était *l'âge d'or* : *las jeu dehors ? L'ai hât, je d'ai ore ; las, je dors*. Les premiers ancêtres sont les anges qui se rendaient l'un à l'autre tous les services possibles. L'ange du jugement jugea d'abord de la *nuedéité*, de la nudité que les anges purs jugeaient : *en jeu pur j'ai est*. Ne blâme point, lecteur diabolique, car le grand Dieu tout puissant a jugé l'ange qui a obéi, et cet ange *pur jugé est*. Tout est pur pour les purs. *On centre mangeai*, on s'entre-mangeait. Les anges *centre mangeaient* et c'est ainsi qu'ils s'entremangeaient. Les amants continuent à s'entre-manger des yeux.

Les anges ne sont pas tous disparus : les Angevins sont d'anciens *anges vains*. Ils vivaient dans *l'où* ou dans l'eau. *Eau d'ai on, eau-d'on, Odon. Où d'ai on, où donc ?* Oudon – Odon et Oudon sont des rivières où se tenaient les premiers *ons*, qui sont les premiers anges, les anges de l'Anjou, *l'ange où ?... »*

« Bravo, Bravo ! » crie-t-on, et le livre de circuler parmi les convives. On lit. On commente. On se divertit de cette philosophie abracadabrante fondée sur des calembours toujours plus ou moins scabreux, glosés par une suite sans suite, servis par un Esprit captieux et perdu dans les nuages.

Puis, qui sait comment à table tournent les conversations, on en vient à parler de cette mode naissante qui consiste à attribuer des prix littéraires ou bien à affubler certains littérateurs de titres particulièrement pompeux. Par exemple, le titre de « Prince des Poètes ». Jadis il avait été obtenu par Mallarmé puis, à la mort de ce dernier en 1898, par Léon Dierx, un compatriote et disciple de Leconte de Lisle, « pour couronner l'ensemble de

son œuvre » *Aspirations* en 1858, *Poèmes et Poésies* (1864), *Les Lèvres closes* (1867), *Les Paroles du vaincu* (1871), *Les Amants* (1879), etc.

Pendant des mois, de la mort de Léon Dierx en juin 1912 jusqu'à l'attribution du prix à Paul Fort, la presse avait longuement débattu... mais on ne se résignait pas, rue de Valois, à attacher la moindre valeur à de telles élections. Quoi de plus démocratique, en effet, dans le principe : quelques notables littérateurs, coterie de poètes ou de conteurs, représentants d'une même école (un), se réunissaient (deux), se mettaient en devoir de couronner l'un des leurs (trois), désigné d'avance. « Le résultat de cette pseudo-élection, ajoute Jules Romains, était communiqué à la presse, qui le diffusait sans trop chercher la petite bête. Et le public, qui n'était mis au courant que du résultat, n'était pas obligé de savoir comment les choses s'étaient passées, et était libre de s'imaginer que ce résultat avait été acquis après une lutte acharnée entre les représentants d'une grande partie de l'élite intellectuelle. »

Il y avait eu encore Jayme Hans dit Henri Ner puis Han Ryner, pour lequel l'accession au titre de « Prince des Conteurs » n'avait été qu'un jeu d'enfants.

L'absence d'un « Prince des Penseurs » se fit aussitôt très cruellement sentir, à tel point qu'y remédier parut la plus urgente des exigences.

On commença par se constituer en comité : la « Société d'Idéologie ». C'était déjà un grand pas de fait. Ensuite, il fallait organiser une élection. C'était plus délicat. La question la plus impérieuse était de trouver quels candidats sérieux opposer à Pierre Brisset, qualifié en liste de « Rénovateur de la philosophie biologique, des sciences religieuses et de la philologie ». À qui songer ? Émile Boutroux ? Il venait récemment d'entrer à l'Académie française. Henri Bergson alors ? Depuis 1904 il occupait une chaire au Collège de France et les après-midi d'un certain nombre de dames bergsoniennes.

L'auteur de *L'Homme fourmi*, des *Chants du divorce* de *La Fille manquée* ? Non. Il jouissait déjà d'un principat. Les électeurs, le moment venu, sauraient le meilleur choix pour que règne la confiance.

« Faites-nous plaisir, Romains, lisez-nous encore un passage... »

OÙ A COMMENCÉ LA VIE.

« Par le moyen de “ la Grande loi ” la parole va nous faire connaître où la vie se développa.

Où es-tu ? – L'eau j'ai. Où es-tu logé ? On l'eau j'ai, d'ai en l'eau ; on logeait dans l'eau. L'ai eau jeu, loge. Nous loge ons, nous logeons dans la loge. Viens dans mon l'eau, dans mon lot, jeu mets en ; dans mon logement. Eau logé ist, il est au logis. C'est ici mon lot, mon l'eau j'ai ie, mon logis. Le lot naturel de chacun c'est d'être logé. Eau logé, ils sont, aux loges ils sont.

L'ore l'eau, l'orlo, mot italien, désigne le bord d'eau, qui se dit aussi bordo. B'ai eau re, b'ai ore, appelait à boire au bord. Le rivage se disait : ore, hors, à l'ore, alors. L'ore logé ou le hors logé fut le premier horloger, car dans l'eau on n'était pas à l'heure où attirait le hât l'heure, hâle ai heure, le hâleur. L'heure était donc aussi le bord de l'eau. Sur ce haute heure, sur ce hauteur, saute heure, sauteur. Le bord des mares formait un cadran, queue adhérent, où l'ombre du soleil indiquait l'heure, à l'ore, l'ai haut jeu, à l'horloge. Les actes amoureux donnaient un nom aux lieux où ils s'effectuaient. Le bord d'eau était aussi un bord d'èle.

Je suis dans l'eau séant, j'ai l'eau céans, l'Océan, au séant. L'Océan est né de l'eau séant.

Ce eau ce, sauce ; en ce eau sieds-té, en seau sieds-té, tu seras en société. En sauce y ai été, en société. Je l'ai vu dans la sauce, il y était ; dans la socilliété, populaire.

On se par eau menait, promenait dans les eaux ; on y faisait la par eau me nade, la promenade. Nade valait nage. La promenade classique, queue l'ai à sique, se fait sur l'eau. Va te par eau mener, te promener, par eau mène les enfants. On se par eau met nœud, on se promène. Nous par eau longeons le chemin, prolongeons le chemin. Les habitants des eaux souvent à terre, étaient en relations naturelles avec ceux qui les avaient déjà plus ou moins abandonnées. Qu'est-ce qu'on par eau jette ? projette. On par eau jetait, projetait quelque chose. C'est encore un par eau jet, un projet. Je te le par eau mets, je te le promets. Tu me l'avais par eau mis, promis. Il me le par eau mettre, promettre. J'ai oublié ma par eau mission, par omission. Tu ne l'as pas eau mis. Je l'ai omis. Les hommes tenaient mal leurs promesses, par eau messes à l'égard des dieux, leurs pères ; c'est pourquoi les hommes offrent des messes au diable, par l'organe des prêtres qui lui sacrifient un fils de Dieu.

On l'a par eau clamé, proclamé. Ils sont en procès, per au c'est, en part eau c'est. On faisait une pour eau cession, quand les mares se tarissaient ; on partait en procession, on cherchait une cession d'eau pour y faire une session. Le vois-tu se par eau filer ? se profiler. Celui que le courant entraînait, se montrait de profil, par eau fl, au fil de l'eau.

Tout a été par eau créé, procréé. Tout est par eau venu, provenu, et tout par eau vient, provient de Dieu. Une par eau vie d'ai, en ce prévois, y ai ente ; une providence prévoyante... »

À peine a-t-il achevé l'extrait qu'on décide, dans l'enthousiasme du moment, tout pleins du dieu Brisset d'envoyer un télégramme de félicitations à l'unanimité et d'assentiment au génial auteur. On rédige ensuite un bulletin de vote modèle que Linard est chargé de reproduire à l'imprimerie, et l'on se cotise de manière à pouvoir les faire parvenir au Tout-Paris des Lettres et des Arts.

Quelque temps plus tard, on recevra d'Angers, les ouvrages de Brisset avec l'accusé de réception suivant :

Envoi offert à titre gracieux et d'hommage par
l'auteur qui sera heureux de recevoir un simple avis
de réception

M. BRISSET

19, rue Saint-Lazare, Angers (Maine-et-Loire)

Le vote sera considéré comme clos le 31 décembre à minuit, et le dépouillement a lieu après les fêtes, le 6 janvier 1913, au pied de la colline Montmartre, place du Delta, dans un café du même nom.

Bien des gens : écrivains, peintres, étudiants se joignent au groupe initial et c'est, selon les différents témoignages (de Georges Duhamel ou de Picart-le-Doux) sur cet événement, tantôt Max Jacob, monocle à l'œil, tantôt René Arcos qu'on a vu présider aux résultats de ce scrutin.

On trouve des voix tout à fait fantaisistes qui semblent vouloir imposer Henri Bergson, candidat sans le savoir. Émile Boutroux, quant à lui,

est presque ignoré de la vox populi. Quelques nostalgiques admirateurs ont déposé pour Anatole France, sans succès. La grande masse des votes paraît soutenir Jean-Pierre Brisset.

Des votes collectifs de diverses « sociétés philosophiques » parviennent : « Les Enfants idiots de Bécon-les-Bruyères », « Les Vierges repenties », « Les Penseurs de Passy », « Les Carmélites impavides », « Les Penseurs d'Auteuil », « La section philosophique des pompiers de Bagnolet »...

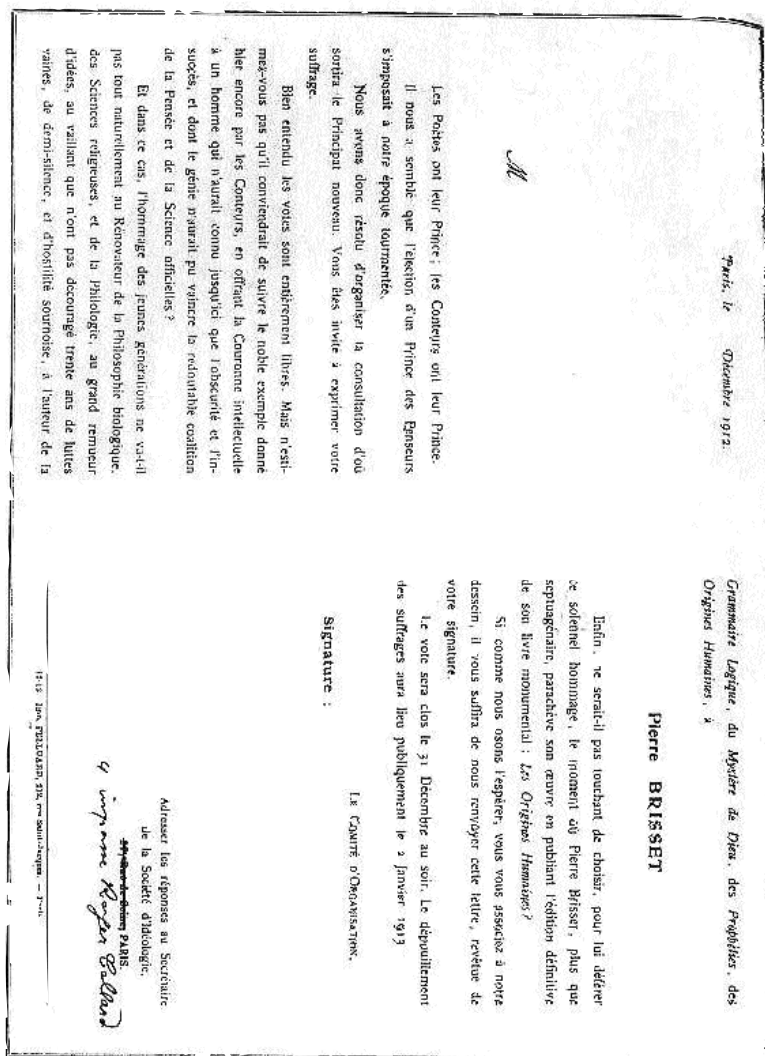
Dans une liesse générale vont être proclamés les résultats. Sur 330 votants, Bergson obtient un sixième des suffrages exprimés, soit 55 voix. Le Dantec : 12 voix. Marc Sangnier : 10 voix. Jean Jaurès : 7 voix. Antonin Dubost : pas moins de 6 voix. Émile Boutroux : 5. Est élu « Prince des Penseurs », par 212 voix et contre son concurrent et collègue Bergson, est élu... – il y a quelques secondes de silence et presque d'attente – M. Jean-Pierre Brisset. Cris de joie et applaudissements répondent à l'annonce de cette nouvelle. Le président réclame de nouveau le calme. « Nous totalisons maintenant 307 voix, comprises les 212 voix de M. Brisset... (Nouveaux applaudissements, clameur populaire, exaltation, puis, seulement, quelques chuchotements...) Il nous faut dire que les 23 voix restantes se perdent entre MM. Hanotaux, Brioux, Leynes, le général Langlois, Paul Deschanel, Émile Faguet et Anatole France. » (Applaudissements mesurés.)

Tout de suite, on adresse au nouveau Prince un télégramme de félicitations :

... Oui le Mystère est accompli, les temps sont venus et nous voyons dès aujourd'hui notre force cérébrale, notre énergie virile au triomphe de votre cas.

*Nous attendons votre présence Réelle parmi nous.
À vous en Esprit et en Vérité.*

Brisset répondra chaleureusement. Bien entendu on communique aussitôt à la presse le résultat des élections. Elle le publie en bonne place, sans trop de détails, sans trop s'étendre, heureusement, sur la doctrine et elle ne fait référence qu'à deux ouvrages du Prince. On lui remet encore des notes très complètes sur les « travaux importants » et la « pensée originale » de M. Jean-Pierre Brisset, sur ses découvertes savantes et philosophiques, sur la « haute considération » dans laquelle le tiennent



l'Allemagne et la Suisse, sur le « discours décisif » dans l'histoire de la Pensée humaine qu'il a prononcé en 1891 au Congrès extraordinaire de Prague (certains ajouteront : « ou de Barcelone ou de Gérostein »).

À Angers – la ville où réside le Prince, un Angevin d'adoption élu – à quelle curiosité n'allait-on pas céder ! Le 9 janvier, *Le Journal de Maine-et-Loire* publie le résultat des votes, et le journaliste de s'interroger : « Exceptionnellement dénué d'esprit philosophique, j'ai cherché à savoir par la lecture des journaux si je devais me réjouir et approuver de confiance. Les journaux ne m'ont pas renseigné. Ils n'ont pu me faire connaître ni les ouvrages, ni les idées, ni aucun fait du Prince, pas même l'école à qui il appartient. Je ne sais de lui qu'une chose : il pense, donc il existe. M. Pierre Brisset habite Angers, 19, rue Saint-Lazare. »

L'Ouest, le quotidien régional républicain d'information rapide, en ce même jour, fournit un reportage. René Gihel vient de découvrir, dans un quartier lointain de la Doutre, « le doux philosophe »...

« Respectueusement – mon voyage prenait la gravité d'un pèlerinage – je m'acheminai vers la demeure, désormais illustre où le Maître abrite ses altières pensées.

Au numéro 19 de la rue Saint-Lazare habite le Prince. Au fond d'une cour, un escalier étroit conduit à une chambre modeste dont l'huis s'ouvre au heurt léger...

M. Pierre Brisset est là.

Sa tête ne s'orne point de la couronne glorieuse mais tout bonnement d'une quelconque casquette.

On dirait de ce penseur un vrai loup de mer.

Le philosophe travaille ! Sur sa table : l'Apocalypse... et un dictionnaire à 3 francs 25.

Le Rénovateur fait un envoi de ses œuvres, il veut bien pour moi interrompre ses augustes travaux... il condescend même à me parler de son système qui lui fut “ révélé ” il y a quelque trente ans.

M. Pierre Brisset est en effet devenu philosophe chef d'école à la façon du héros de Daudet, qui apprit à jouer du galoubet... en “ écoutant chanter le rossignol ”.

D'abord qui est-il, lui, Prince des Penseurs ?

Ancien commissaire de surveillance administrative des Chemins de fer, dirait une quelconque biographie.

Erreur, erreur profonde. Il est “ l'ange qui prit l'encensoir et le remplit du feu de l'autel et le jeta sur la terre ”, il est aussi “ celui qui est appelé par la volonté de l'Éternel à ouvrir le livre de vie scellé de sept sceaux où sont écrits les jugements des morts et des vivants, le commencement et la fin de toutes choses ” ; il est enfin M. Pierre Brisset, celui qui, le premier, a découvert que l'homme descendrait de la grenouille.

En effet, clame le Prince... l'apôtre, oserai-je dire, “ les êtres les plus anciens, avant l'homme sont bien Uranus et Vesta, soit les rains et les raines, ou les grenouilles ”.

“ ... C'est là la création animale. ”

La petite chambre monacale où les inspirations du Prince se concrétisent s'agrandit... s'ennoblit et soudain un pâle rayon de soleil nimbe le front du Maître.

Celui-ci veut bien se souvenir que je ne suis qu'un simple mortel. Il me confie sans amertume que ses livres se vendent peu.

Mais qu'importe, le règne de Dieu arrivera à sa perfection vers 1945 et dès maintenant “ tout homme instruit dans la vérité – et il est de ceux-là – devient roi et prêtre selon l'ordre de Melchisédech ”. Qu'avait-il donc besoin de ce titre de Prince... !

Celui “ qui parle au Dieu de l'Éternel ” me congédie avec aménité. “ Allez jeune homme, dit-il, sachez que vous travaillez pour le règne de Dieu et de l'Esprit. ”

J'obéis.

Je descends l'escalier étroit pendant que, penché sur la rampe, le Prince auguste semble me donner sa bénédiction. »

Le lendemain, les deux articles sont repris, respectivement par *Le Petit Journal de Maine-et-Loire* et *Le Patriote de l'Ouest*. Et si vous vous promenez dans Angers, peut-être reconnaîtrez-vous notre homme, il sort quelquefois en dépit du lourd travail qui l'accable ; le journal *L'Ouest* a placé en tête de l'article une photographie-portrait...

On n'en resterait pas là. Il fallait donner plus d'éclat encore à cette élection. Il convenait de fêter dignement l'événement. Un jour du mois d'avril 1913, on ferait venir à Paris le « Prince des Penseurs » et on lui rendrait hommage, comme il se doit.